THE PORTRAIT OF THE FEMALE CHARACTER IN DANGEROUS LIAISONS BY CHODERLOS DE LACLOS

Ana-Elena Costandache
Lecturer, PhD., "Dunărea de Jos" University of Galaţi

Abstract: In the 18the century, the literary universe of the novel gave rise to a type of libertine writing, a kind of epistolary writing, which revealed all the (well hidden) secrets related to the ethics or principles of morality. The originality of Choderlos de Laclos' novel, "Dangerous Liaisons", is due to the author's willingness to openly depict the amorous passions of his characters, especially the female ones, which created scandal for the reading audience of the time. The "Liaisons" or the temptation of seduction that is acquired while reading the novel are directly related to revenge, the relentless inclination to harm others. As a result, we propose an analysis of the psychology of female characters that give a touching value due to their important role in the plot of the novel.

Keywords: female character, seduction, woman-angel, woman-demon, intrigue.

Paru en 1782, le roman de Pierre Ambroise François Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, est une écriture épistolaire qui a fait exploser deux fois la littérature du XVIII^{ème} siècle : premièrement, par l'immense scandale qu'il a provoqué à l'époque, en dévoilant les secrets cachés de la conduite libertine des personnages (ce qui tenait à la morale de la société) et, deuxièmement, par l'immense succès qu'il a eu à l'époque, en étant la représentation fidèle de la société française après la Régence et le règne de Louis XV, lorsque le vice se déguisait en vertu et le libertinage cachait ses mauvaises intentions sous l'apparence trompeuse d'une sorte de raffinement de l'intelligence.

Le titre initial était *Le Danger des liaisons* mais, parce que l'auteur a voulu rendre plus fortes ses intentions morales, le titre définitif est resté *Les Liaisons dangereuses* ou *Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres*. Dès sa publication, l'œuvre a été interdite par la police : « Le roman des *Liaisons dangereuses* a produit tant de sensations par les allusions qu'on a prétendu y saisir, […] il en est résulté enfin une clef générale qui embrasse tant de héros et d'héroïnes de la société que la police en a arrêté le débit, et a fait défendre aux endroits publics où on le lisait, de le mettre désormais sur leur catalogue. L'auteur est le fils d'un M. Chauderlot, premier commis d'un intendant des finances ; il a été déjà éprouvé beaucoup de chagrin de la publicité de son ouvrage […] il est allé à son régiment travailler à sa justification. »[1] C'est pour cela que Choderlos de Laclos a dû endurer tout le reste de sa vie les répercussions de la publication de son roman dénoncé comme obscène par la Cour.

Les personnages du roman sont nombreux, ainsi que les lettres qui sont envoyées par les expéditeurs et reçues par les destinataires : la marquise de Merteuil, jeune douairière aristocrate de vingt-cinq ans, d'une intelligence hors normes, qui maîtrise l'art de contrôler toutes les intrigues de l'ouvrage ; le vicomte de Valmont, aristocrate rusé, privé de toute préoccupation morale ; Mme de Tourvel, bourgeoise très honnête et vertueuse, d'une sensibilité immense, mariée avec un haut magistrat ; Cécile de Volanges, jeune noble âgée de quinze ans, dont l'îme est tendre et la conduite est dominée par l'instinct ; le chevalier Danceny, jeune amoureux, âgé de dix-huit ans.

[1] Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, avec une préface de Roger Vailland, Les Amis du Club du Livre du Mois, 1959, p. 9.

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

Contraint par Mme de Merteuil de pervertir la jeune Cécile Volanges promise à M. de Gercourt, que la marquise veut punir, le vicomte de Valmont refuse de se soumettre ; en réalité, ce dernier a commencé la conquête amoureuse de Mme de Tourvel, une femme honnête et responsable. En même temps, Cécile expérimente l'amour avec le jeune charmant Danceny, alors que Valmont supporte les moqueries de Mme de Merteuil qui ridiculise sa tactique passionnée. Pourtant, averti que Mme de Volanges, la mère de Cécile, a fait connaître à Mme de Tourvel le jeu dépravé auquel il s'adonne, Valmont traduit dans les faits à la fin toutes les indications de Mme de Merteuil et, avec l'accord de l'ingénu Danceny, il réussit à devenir l'amant de Cécile.

Bien que Mme de Tourvel repousse les manœuvres du vicomte par lesquelles il cherche à la séduire, elle s'en est cependant éprise. Encouragé de cette faiblesse morale, Valmont demande un rendez-vous au fil duquel il atteint ses objectifs. Mais il tombe amoureux de la présidente de Tourvel, dont la marquise, dévorée de jalousie, demande le sacrifice. Le vicomte de Valmont se soumet aux exigences de la marquise et brise le lien avec Mme de Tourvel par une épouvantable lettre. Dans le désir de se détruire réciproquement, les deux dévoilent publiquement toutes les lettres qu'ils se sont envoyées, témoignage irréfutable de leurs bassesses. Danceny, scandalisé d'avoir été ignoblement manipulé, tue Valmont dans un duel et quitte la France pour la Malte. Mme de Merteuil, ruinée et malade, part en Hollande, alors que Mme de Tourvel, oubliée dans un couvent depuis la déchirante séparation, meurt en apprenant la mort du vicomte de Valmont. Cécile, après une fausse couche, se retire dans un couvent.

Les liaisons dangereuses ne sont pas seulement un roman épistolaire, mais aussi un roman de mœurs dont l'intrigue s'appuie sur la psychologie des personnages. L'écrivain exploite habilement ce qui n'avait pas été mis en valeur par ses devanciers. À coup sûr, il se conforme au goût régnant de son temps quand il fait le choix de diriger son récit vers la correspondance de ses personnages, mais, contrairement à ses prédécesseurs, il essaie de créer une fiction dont les circonstances semblent aussi plausibles que nécessaires. Sa première qualité d'adresse est d'avoir placé sur le premier rang, dans l'économie du roman, le couple Valmont-Merteuil – deux héros qui agissent en complicité, mais une complicité alimentée et révélée par leur correspondance. Il faut remarquer que la manière où l'auteur présente la conduite libertine est unique dans la littérature française parce qu'il construit ses personnages non seulement pour illustrer les mœurs dépravées de la société de son temps, mais pour diffuser les aspirations à toutes les libertés de la classe bourgeoise à la veille de la Révolution. Choderlos de Laclos est la porte-parole la plus discrète de la bourgeoisie de l'époque parce que, par son héros, le vicomte de Valmont, l'auteur réussit à exposer les aspirations les plus révolutionnaires de son époque. Valmont n'est pas séducteur insignifiant; il ne s'abandonne pas à la chair ou à la vanité, il ne se soumet à rien, mais au contraire, il se révolte, il défie, il conteste l'autorité, il annonce qu'il ne s'excusera jamais.

Le style épistolaire de l'ouvrage correspond aux goûts des personnages principaux du roman. Valmont et Merteuil préfèrent séduire et pervertir les îmes des autres personnages. Le vicomte ne se sert pas de son charme pour détourner Cécile du droit chemin ; cela serait trop facile pour lui et ne pourrait pas apaiser sa faim vorace du risque. Il découvre une tactique très délicate à percevoir en raison de sa finesse : il faut appel à Danceny, épris de Cécile, pour obtenir la clef de la chambre de la jeune fille. Or, le vicomte est devenu l'amant de Cécile. L'altération de la pureté de Cécile devient le résultat d'un double travail indirect, où les lettres constituent le facteur déterminant et qui dévoilent les « grandes et les petites manouvres » des personnages.

En dehors de son succès, le roman a connu une critique âpre à l'époque. On croirait que le passage du temps allait calmer les esprits, mais au contraire, ni même la mort de l'auteur n'a désamorcé les réactions défavorables. En 1865 les autorités ont interdit la vente

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

et la diffusion : il s'agit du tribunal correctionnel de la Seine qui a demandé « la destruction de cet écrit dangereux […] pour outrage aux bonnes mœurs »[2] et qui a déclaré quelques libraires, qui ont essayé de vendre le roman, comme coupables pour avoir offensé la morale publique. Presque tout le monde qui prenait connaissance des *Liaisons* avait ce type de réaction, surtout les femmes qui étaient les plus acharnées par l'apparition de l'ouvrage de Choderlos de Laclos. D'ailleurs, dans la *Correspondance de Laclos et de Mme de Riccoboni*, l'épistolière française affirme ouvertement : « C'est en qualité de femme, Monsieur, de Française, de patriote zélée pour l'honneur de ma nation, que j'ai senti mon cœur blessé du caractère de madame de Merteuil. Si, comme vous l'assurez, ce caractère existe, je m'applaudis d'avoir passé mes jours dans un petit cercle et je plains ceux qui étendent assez leurs connaissances pour se rencontrer avec de pareils monstres. »[3] Même si Choderlos de Laclos a essayé de se disculper par quelques lettres où l'on trouve une plaidoirie ingénieuse, toutefois il n'a pas abouti à persuader cette dame, alors que l'opinion publique a continué à juger *Les Liaisons dangereuses* comme l'œuvre la plus révoltante de la littérature romanesque.

On a dit que Choderlos de Laclos a effrayé tout un siècle par son ouvrage. *Les Liaisons* rassemblent le mal et les vices d'une époque, alors que l'écrivain a été considéré comme un dépravé et un obsédé. En réalité, il n'a épouvanté que le côté vicieux de la société, car il n'est pas un créateur de monstres imaginés, mais un très bon observateur de la société de son temps, fait soutenu par la reprise de l'épigraphe empruntée à la préface de *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, auteur dont Choderlos de Laclos a été un fervent admirateur : « J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres. »[4] La société s'est épouvantée d'elle-même en se regardant telle qu'elle était dans *le miroir romanesque* de Choderlos de Laclos.

Les facettes du roman sont diverses : Émile Dard trouve que le roman est un « pamphlet politique »[5] né de la haine de l'écrivain envers les grands (« il voulait […] lapider les grands seigneurs, ces vils parasites qui s'étaient emparés du gouvernement et accaparaient toutes les places »)[6], tandis que Roger Vailland a augmenté les dimensions de ces affirmations, en considérant le roman comme un portrait réaliste d'une classe sociale qui se trouve sur le point de tomber en déclin. Selon lui, Choderlos de Laclos n'est pas Valmont : « C'est l'ennemi de classe de Valmont »[7] et son livre est « une bombe destinée […] à servir d'arme à la bourgeoisie, classe montante, contre l'aristocratie, classe privilégiée. »[8] Aux termes de ces interprétations, la société a contesté l'œuvre, car elle se sentait calomniée par un adversaire implacable plus que par un moraliste très vertueux.

Dans son roman, Choderlos de Laclos découpe l'îme de la femme honnête du XVIII^{ème} siècle, en essayant de comprendre le ressort de la vertu. L'écrivain montre, dans son roman, que le germe de l'amour, une fois semé dans l'îme d'une jeune femme, fait éclater une lutte entre vertu et vice, et les victimes de Valmont viennent confirmer cette chose, lorsque Mme de Volanges s'adresse à Mme de Rosemonde, dans la *lettre CLXXV* : « Qui

[2] Jean-Luc Faivre, *Les Liaisons dangereuses*, Ed. Hatier, Paris, 2002, p. 40.
[3] Choderlos de Laclos, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Laurent Versini, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », édition Maurice Allem, 1979, p. 689.
[4] Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, avec une préface de Roger Vailland, suivi de *Les Liaisons dangereuses et les écrivains d'aujourd'hui*, Les Amis du Club du Livre du Mois, 1959, p. 29.
[5] Émile Dard, *Le Général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1905, p. 30.
[6] *Idem.*
[7] Roger Vailland, *Laclos par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, 1953, p. 8.
[8] *Idem.*

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

pourrait ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse? »[9]

La femme idéale pour Choderlos de Laclos est la femme pure que l'écrivain peint dans son roman (par le biais de son personnage, le vicomte de Valmont qui s'adresse à la marquise de Merteuil dans la *lettre VI*), dans les couleurs de la grandeur et de l'élégance ; c'est la femme dont les traits se retrouvent dans un seul personnage : la Présidente de Tourvel, la simple et sensible victime des *Liaisons dangereuses* : « Mais que dis-je ? Madame de Tourvel a-t-elle besoin d'illusion ? non ; pour être adorable il lui suffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de se mettre mal ; je le crois bien : toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare : c'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. […] Non, sans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois et nous trompe toujours. Elle ne sait pas couvrir le vide d'une phrase par un sourire étudié ; et quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse. Mais il faut voir comme, dans les folîtres jeux, elle offre l'image d'une gaieté naïve et franche ! »[10]

La Présidente de Tourvel pendule entre vice et vertu. « La feinte malade »[11] (selon l'appellation du vicomte de Valmont) est la femme dont les circonstances de la vie lui altèrent la santé de l'îme peu à peu. La femme sereine et en bonne santé du début du roman devient l'inquiète malade et les yeux, qui autrefois laissaient transparaître la robustesse du bonheur, maintenant sont des sombres puits de souffrance qui reflètent la fièvre du chagrin. Mais comment cette femme peut-elle incarner, en même temps, la candeur de la vertu et la dissimulation du vice? Evidemment c'est l'amour qui permet la cohabitation du bien et du mal ; le vice ne jaillit que de la vertu déchainée, d'un amour pur, d'où le vice tire profit, tout comme le vicomte de Valmont tire avantage de la Présidente de Tourvel. La malade, la rusée et l'impitoyable Mme de Tourvel joue toutefois très bien le rôle de la femme qui s'oppose brutalement au vice car, en réalité, il s'agit de rôles joués ou de masques portés surtout lorsqu'elle se trouve auprès du vicomte de Valmont : c'est le masque de la feinte et de la rigueur. Il s'agit plutôt d'une sorte de symbiose entre le bien et le mal, suite aux conséquences de l'amour et à la passion pour le vicomte de Valmont.

La femme démon : la marquise de Merteuil

Le personnage libertin par excellence de la littérature du XVIII^{ème} siècle est la marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, la femme pour laquelle l'amour représente « seulement l'art d'aider à la Nature »[12] (*Lettre X*). Elle réunit toute la méchanceté, l'intrigue, la jalousie et la cruauté. La marquise est plus qu'une simple femme d'une ingéniosité diabolique. Elle confesse ouvertement sa joie divertissante de vagabonder sur les contrées ténébreuses du libertinage : « […] une fois piquée au jeu, on ne sait plus où l'on s'arrête. » Pour elle, le libertinage est une sorte de calcul des mathématiques, très rationnel, dont le résultat ne connaît que deux variables : la victoire et la défaite : « il faut vaincre ou périr. » Mme de Merteuil cache son caractère diabolique et la fausse vertu sous le masque de l'honorabilité : « Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaisaient point furent toujours les seuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employais utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrais sans crainte à l'Amant préféré. » (*Lettre LXXXI* La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont)

[9] Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Édition de Jean Mistler de l'Académie Française, Librairie Générale Française, Paris, 1972, p. 533.
[10] Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, avec une préface de Roger Vailland, Les Amis du Club du Livre du Mois, 1959, pp. 48-49.
[11] *Ibidem*, p. 98.
[12] Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Édition de Jean Mistler de l'Académie française, Librairie Générale Française, Paris, 1972, p. 32 (toutes les citations ci-dessous sont extraites de l'édition mentionnée).

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

Admirée par Mme de Volanges pour sa conduite irréprochable (« c'est un guide adroit qui se plaît à conduire un char entre les rochers et les précipices »), la marquise s'auto-dénomme « amie généreuse et sensible », « fée bienfaisante ».

Auteure de toutes les machinations et intrigues, Madame de Merteuil connaît sa perfidie et cruauté : « Il m'appellerait perfide, et ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir ; c'est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme » ; elle éprouve une aversion pour « les mots parasites, d'amour, de bonheur » et elle préfère « la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. » Ses procédés inusités et son autoportrait sont clairement révélés dans la *lettre LXXXI*, fameuse et étonnante à la fois par la fidélité envers ses principes impérissables qui sont fondés sur la préoccupation de protéger sa réputation et sur le désir de se distinguer d'autres femmes : « Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions. »

À cette surestimation de soi elle ajoute une intelligence perverse, une lucidité sans limites et une grande volupté des sens : « Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès. » En déclarant sa suprématie sur les hommes, la marquise déclare ouvertement une sorte de bataille contre le despotisme masculin, car elle est « née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre […] faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies ; ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance de me nuire ». Le travail assidu pour s'approprier la malveillance, la haine, l'hypocrisie est son grand mérite personnel : « je suis mon ouvrage. » Toutefois, la dissimulation reste le trait dominant de son caractère : « je m'amusais à me montrer sous des formes différentes. »

La marquise maîtrise parfaitement l'art de la dissimulation, déguisée en femme curieuse, qui peut changer sa conduite selon les circonstances afin de tromper ceux qui l'entoure : « Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler ; forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux de ceux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tîchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. »

Cette recherche tenace de la suprématie et de la liberté totale tire son origine d'une intelligence précoce, d'une conscience vive et d'une estime démesurée de soi-même qui la fait s'auto-attribuer des capacités extraordinaires : « me voilà comme la Divinité ; recevant les vœux des aveugles mortels. » En se croyant réellement supérieure aux autres et en repoussant l'assujettissement, la marquise laisse transparaître une îme frustrée, victime de ses propres manœuvres. Cependant, sa supériorité est très cérébrale. Instruite par une mère dont elle rejette toute l'aide après la mort de son époux, la marquise a transformé son veuvage dans une sorte de masque de la pruderie.

La liaison avec Valmont n'est pas une simple récompense, mais le plus valeureux trophée, le seul qui manquait à sa collection : « rappelez-vous le temps où vous me rendîtes vos premiers soins : jamais hommage ne me flatta autant ; je vous désirais avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me semblait que vous manquiez à ma gloire ; je brûlais de vous combattre corps à corps. » On peut voir en vicomte une sorte de privilégié, car il est le seul devant lequel la marquise ne porte le masque de la simulation et le seul qui

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

pourrait bénéficier de sa récompense : « aussitôt que vous aurez eu votre belle Dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, et je suis à vous. »

On trouve partout dans le roman les traces de sa fierté ; mais la plus frappante on la retrouve dans son aveu qui démasque le jeu pervers dans lequel elle a engagé ses deux élèves ou plutôt trois, avec Madame de Volanges : « Je trouvai deux billets, un de la mère, et un de la fille ; et je ne pus m'empêcher de rire, en trouvant dans tous deux littéralement cette même phrase : C'est de vous seule que j'attends quelque consolation. N'est-il pas plaisant, en effet, de consoler pour et contre, et d'être le seul agent de deux intérêts directement contraires ? Me voilà comme la Divinité ; recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables. »

La veuve noire de la littérature française aime empoisonner ses victimes par la séduction. Tout homme qui ose s'approcher de sa toile d'araignée finit par être humilié, comme est le cas du célèbre et redoutable Prévan qui a réussi à détruire la cohésion entre les trois femmes indissociables et à réunir la connivence vindicative de leurs hommes par la séduction simultanés des trois femmes. La séduction de Belleroche et celle du jeune Danceny sont un autre témoignage de sa lucidité destructrice.

Adepte de l'athéisme et du matérialisme, la marquise s'adonne à tous les libertinages possibles qui à son avis ne peuvent être séparés de l'argent : « j'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur ; mais il faut avouer aussi qu'il le facilite beaucoup. […] il faut de l'argent pour être joueur libertin. »

Ce personnage démonique du roman de Laclos est omniscient, parce que la marquise prétend tout savoir en ce qui concerne les lettres, mais l'omniscience se mêle avec la tyrannie, car elle veut aussi diriger la raison et l'îme de son entourage.

Le roman épistolaire de Laclos célèbre l'amour profond de la marquise pour Valmont : « pour le coup, je vous aime à la fureur », affirme-t-elle ; « Dans le temps où nous nous aimions, je crois que c'était de l'amour, j'étais heureuse […] » Cette idée est soutenue par sa jalousie envers la présidente de Tourvel dont elle parle ironiquement: « J'exigerais donc, voyez la cruauté! que cette rare, cette étonnante Madame de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle est seulement », « en effet, c'est n'est plus l'adorable, la céleste Madame de Tourvel, mais c'est une femme étonnante, une femme délicate et sensible, et cela, à l'exclusion de toutes les autres ; une femme rare enfin, et telle qu'on n'en rencontrerait pas une seconde. »

Femme très « théorique », avec des émotions fausse, Mme de Merteuil est calculée, intéressée, perverse et surtout sans sensibilité. Avec le vicomte, elle forme un couple pervers dans le sens de sujets qui exercent leur pouvoir sur les autres pour les dominer, aliéner, assujettir. Elle refuse obstinément de s'adonner au vicomte et ne lui met en avant qu'une terrible matoiserie (« ce sera enfin une rouerie de plus à mettre dans vos Mémoires »), qui va les rendre uniques, inoubliables et ineffaçables du monde littéraire.

Bien qu'ils aient en commun le même orgueil démesuré (« conquérir est notre destin »), ils s'engagent dans un conflit en devenant des rivaux dangereux. On a essayé de trouver les racines de cette dispute-là et on l'a découverte dans la sensibilité de la marquise, qui la fait perdre le contrôle de ses actes en l'entraînant dans une vengeance atroce qui la ruine. La haine est d'autant plus périlleuse, car celle qui séduit devient celle qui détruit et à la fin celle qui est détruite. C'et, en fait, un personnage puni par son créateur même : rendue méconnaissable de la petite vérole, « affreusement défigurée ; et elle y a particulièrement perdu un œil […] elle était vraiment hideuse », elle est exilée par la société. Sa mort spirituelle est accompagnée par sa mort sociale, une mort aussi humiliante que toute la diablerie de son îme. Le démon femme de la littérature française du XVIII^{ème} siècle quitte le roman et le siècle où elle est née, et part vers la contemporanéité dans son désir de rester dans l'histoire comme la femme-démon de la littérature de tous les temps. Son orgueil est très

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

satisfait, et on ne saurait trouver une autre femme aussi vicieuse et rouée. La marquise restera la femme démon de la littérature française et personne ne pourrait pas la détrôner, lui voler la couronne ou contester la laideur de son îme, personne ne pourrait pas dépasser, vaincre ou concourir avec Laclos à cet égard, personne ne saurait créer une autre femme démon aussi immorale que la marquise ; on pourrait l'imiter peut-être, mais on ne pourrait jamais la dépasser. Et qui pourrait illustrer une laideur plus épouvantable que celle représentée par Laclos : « son îme était sur sa figure » ?

La femme-ange : Cécile Volanges

Cécile Volanges, la jeune fille sortie du couvent, est la preuve vivante que le monde est plein de méchants qui se nourrissent de la vertu et de l'innocence des autres ; autrement dit, elle est la victime candide qui est tombée dans le piège de l'amour implacable. La confiance accordée à la marquise de Merteuil, l'indifférence froide de sa mère, les lettres ravissantes du chevalier Danceny – tout cela la conduit vers la vertu, l'initie aux jeux de l'amour vicieux, en la faisant errer dans les terres des « liaisons dangereuses ». D'ailleurs la fille est partie sur le mauvais pied au moment où elle confond l'amitié avec l'amour : « je crois que c'était bien la même chose. »

Mais que pourrait signifier le mot « amour » pour Cécile Volanges, la jeune à peine sortie d'un couvent? Peut-être qu'elle y a appris qu'il fallait aimer ses proches et leur faire confiance, aimer Dieu – d'un amour pur et vertueux. La vertu l'a fait aimer sa mère, Mme de Merteuil, Danceny, même le vicomte de Valmont qui semble lui faire preuve de beaucoup d'amour, attention, bienveillance, des choses qui pèsent lourd aux yeux de Cécile : « Mon Dieu, que je l'aime, Madame de Merteuil! elle est si bonne! » La vertu lui a appris que la confiance envers les gens est essentielle et que le monde est plein de personnes de bonne foi, franches et affectueuses, mais la vertu ne lui a pas appris le fait que la plupart des gens ne se montrent pas tels qu'ils sont, qu'il y a des personnes malveillantes et rusées, qui tournent tout à leur avantages et qui sont des loups déguisés en agneaux. Mais comment pourrait une jeune fille, élevée et éduquée dans un monastère, se rendre compte que l'amour a de nombreuses facettes? Et qui croirait que l'amour saurait nuire à l'îme ? En aucun cas Cécile Volanges. Et à qui poser des questions sur l'amour quand sa propre mère n'en lui dit rien et Madame de Merteuil l'accable avec toute son affection ? Une fois posées les questions à cette marquise, celle-ci ne fait que donner une réponse qui est comme un poison violent injecté dans l'esprit de la jeune fille, car « il ne fallait convenir d'avoir de l'amour, que quand on ne pouvait plus s'en empêcher » ? Est-ce que l'amour commence là où la débauche fait sentir sa présence ? En aucune façon, mais la crédule Cécile ne met pas en doute les paroles de Madame de Merteuil et du vicomte et elle accepte de s'abandonner aux plaisirs : « Je suis bien sûre que je ne pourrai pas m'en empêcher plus longtemps. »

À partir de ce moment-là, on peut parler d'un début de libertinage, car Cécile et Danceny commencent à s'adresser des lettres de plus en plus audacieuses, où ils se font des promesses d'amour. En outre, la fille commence ne confie pas à sa mère son amour pour Danceny : « Nous avons été forcés, par sa présence, de n'avoir plus l'un pour l'autre que des regards indifférents. »

Il faut également faire remarquer l'opposition entre Cécile Volanges, qui « n'a ni caractère ni principes », et Madame de Tourvel, qui est « une femme à principes ». La jeune fille est guidée par ses sensations : « Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment ; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. » L'apparente innocence est trahie par une simulation innée, d'une crédibilité passionnée, qui lui enivre une vertu déjà excitée des les vapeurs du vin que Madame de Merteuil lui a apporté : « Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, et qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur et de l'ingénuité. » C'est, peut-être, pour cela qu'elle perçoit la marquise comme un modèle de

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

vertu. Mais quelle vertu la persuaderait de ne pas perdre son temps dans l'accomplissement du péché ? Malheureusement, Cécile Volanges ne s'est jamais posé cette question, parce qu'elle est bien trop préoccupée de répondre aux exigences du vice.

Madame de Volanges et sa correspondance

On ne saurait situer Madame de Volanges qu'à mi-chemin, entre la vertu et du vice, car elle a tout vu et tout su, dès le début du roman jusqu'à sa fin. Et c'est toujours elle qui a appris que la vertu négligée risque de ne se réveiller jamais. Comme on le sait, le début de toute œuvre d'art est la fin du soir, car c'est le soir que le silence « envahit » les gens simples, l'inspiration « attaque » le gens talentueux, l'accalmie s'installe dans les îmes des gens pour leurs bonnes actions faites pendant la journée et l'inquiétude charge les raisons des méchants ou, au contraire, leur cache les projets maléfiques. C'est toujours le soir que Madame de Merteuil dessine au crayon son plan maléfique. Elle est la seule qui sache que les mauvaises choses se passent dans l'obscurité de la nuit, toutes inconnues, à l'abri des regards et des jugements sévères des gens. Donc c'est le soir qu'elle va chez Madame de Volanges pour lui demander de défaire la liaison dangereuse entre Danceny et Cécile, liaison faite par elle-même : « Je lui fis confidence que je me croyais sûre qu'il existait entre sa fille et Danceny une liaison dangereuse. »

Cependant il ne s'agit pas d'un simple lien, mais d'un nœud gordien mystérieux, fait par une femme qui a peu à faire avec le légendaire Gordias, dont les liaisons cachées ne peuvent être pénétrées ni par l'esprit le plus vif. La magicienne marquise a fait en sorte qu'à chaque tentative de Madame de Volanges de défaire le nœud, celui-ci se noue plus qu'avant. Malheureusement, Madame de Volanges ne connaît pas la nature de ce nœud. Et, si Madame de Merteuil hérite la méticulosité de Gordias, il s'avère que la mère de Cécile n'a rien de l'ingéniosité d'Alexandre le Grand, car elle ne peut se rendre compte que la seule solution de défaire ce nœud gordien est de le couper du char de la marquise avec lequel elle emmène les îmes dans les royaumes les plus sombres. En essayant de le détacher, elle écartera sa fille et déclenchera la peur dans son îme : « Le ton dont elle me fit cette demande me causa un tremblement si fort que je pouvais à peine me soutenir », une crainte qui la poussera à chercher la sécurité ailleurs, surtout dans les bras de Madame de Merteuil. Si sa mère ne lui accorde pas l'attention nécessaire et lui provoque du malheur, la marquise paraît lui apportera la paix de l'îme : « Ce n'est que d'elle que je puis recevoir quelque consolation », affirme-t-elle. Désespérée, la jeune femme cherche une porte de sortie, car elle a peur de se montrer devant sa mère (« Je frémis toutes les fois que je songe qu'il me faudra reparaître devant elle. […] Je dirai que je suis malade, pour me dispenser de passer chez Maman »). Elle envoie un billet en secret à Madame de Merteuil afin de trouver un refuge moral, une autre mère dans laquelle elle pourrait avoir confiance. La marquise est celle qui la fait espérer (« je fis naître en elle l'espoir de voir Danceny en secret »), alors que la mère est celle qui la pousse au désespoir. En réalité, Madame de Merteuil ne fait que lui restituer, sous forme d'espoir passager, tout ce qu'elle avait volé autrefois : « Il fallait bien lui rendre en espérance ce que je lui ôtais en réalité » ; ce n'est rien de plus qu'une illusion, mais une illusion qui la fait oublier son problème réel : « Ma seule inquiétude était que Madame de Volanges ne profitît de ce moment pour gagner la confiance de sa fille ; ce qui eût été bien facile, en n'employant, avec elle, que le langage de la douceur et de l'amitié ; et en donnant aux conseils de la raison, l'air et le ton de la tendresse indulgente. […] Je la conduisis, de distraction en distraction, à ne plus se souvenir de tout qu'elle était affligée. »

La marquise elle-même reconnaît que le manque de communication entre mère et fille n'a fait que renforcer ses liens avec Cécile. Madame de Volanges l'a détruite avec sa sévérité impitoyable : « Par bonheur, elle s'est armée de sévérité ; elle s'est enfin si mal conduite, que je n'ai eu qu'à applaudir », et c'est la mère qui payera pour la souffrance de sa fille : « Plus elle aura souffert, plus elle sera pressée de s'en dédommager à la première occasion. »

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

Madame de Merteuil a choisi le moment parfait pour faire Madame de Volanges payer pour l'erreur commise : femme perspicace et lucide envers le vicomte de Valmont, mais dépourvue de jugement envers sa propre fille : « Cette femme, si clairvoyante contre vous, était aveuglée au point qu'elle me répondit d'abord qu'à coup sûr je me trompais ; que sa fille était un enfant, etc. », qui est déjà perdue dans des entourages périlleux et des amitiés cachées, liées au souterrain, comme les racines des arbres, jamais vues, connues uniquement par la terre d'où elles extraient leur sève. Évidemment, ce n'est qu'une métaphore utilisée juste pour illustrer la conduite de la jeune fille qui décide d'offrir sa confiance à la marquise au détriment de sa mère. Et son malheur trouve sa cause dans cette décision. La marquise sacrifie sa vertu pour la donner au vice, elle lui offre tout pour que Cécile goûte du plaisir, et puis lui vole tout pour obtenir la revanche du plaisir. Et tout cela pour démontrer à sa cousine qu'elle est « une Dévote » et une « digne amie », dont la vertu la pousse à faire une telle révélation, et non pas le désir de garder seulement pour elle la confiance et l'îme de Cécile : « Combien il serait heureux que cet enfant prît assez de confiance en moi pour m'ouvrir son cœur et me mettre à portée de lui donner mes sages conseils. »

La vertu qu'elle déclame a un but et Madame de Merteuil ne s'attribuerait pas cette qualité si elle n'obtenait pas un bénéfice. Et la marquise gagne suffisamment pour s'assurer le bonheur : « Je me trouvais, par là, autorisée à garder mon ton d'amitié avec la petite, sans paraître fausse aux yeux de Madame de Volanges ; […] j'y gagnais encore d'être, par la suite, aussi longtemps et aussi secrètement que je voudrais, avec la jeune personne, sans que la mère en prît jamais d'ombrage. »

On parle d'une tranquillité fragile qui trouble et dérange la raison du comte de Valmont, même de la rapidité de ses lettres adressées à la Présidente de Tourvel : « Vos Lettres, qui devraient être rares, se succèdent avec rapidité. Elles devraient être sages, et vous ne m'y parlez que de votre fol amour. Vous m'entourez de votre idée, plus que vous ne le faisiez de votre personne » et d'une îme qui a peur de la personne fantomatique du vicomte : « Écarté sous une forme, vous reproduisez sous une autre. » Dans la mesure où les raisonnements de Valmont trompent ceux de Madame de Tourvel, il leur donne une autre apparence : « Les choses qu'on vous demande de ne plus dire, vous les redites seulement d'une autre manière. Vous vous plaisiez à m'embarrasser par des raisonnements captieux ; vous échappez au miens » ; on pourrait considérer le vicomte comme un homme qui trompe au lieu de combattre et qui déforme la réalité au lieu de l'accepter telle qu'elle est.

Dégoûtée de son attitude provocatrice, la Présidente adopte à son tour une froide indifférence qui veut intimider les mauvaises habitudes du vicomte : « Que m'importe, après tout ? de quel droit venez-vous troubler ma tranquillité ? Laissez-moi, ne me voyez plus ; ne m'écrivez plus. […] Cette Lettre est la dernière que vous recevrez de moi. »

La femme vertueuse de l'œuvre épistolaire et libertine de Choderlos de Laclos s'élance dans la mer des vices et finit tragiquement. L'écrivain n'est pas le créateur de cette histoire dramatique, mais c'est juste la société qui étouffe sans remords toute trace de la vertu, avec le plaisir de la transformer dans le plus grand abîme du vice. Le tableau vicieux de la société du XVIII^{ème} siècle n'aurait pas été accompli si la femme ange, Madame de Tourvel, et surtout la femme démon, Madame de Merteuil, ne s'y étaient pas montrées comme personnages-clé. Le chef-d'œuvre du vice, le vicomte de Valmont, n'est rien de plus que la marionnette docile de la marquise, qui guide de l'ombre tous ses mouvements pour s'assurer que son guignol pourra faire face à beaucoup d'autres spectacles. Et émouvoir le public c'est l'enivrer avec le vin du vice.

La vertu n'aime pas ce genre de spectacle qui ne fait pas d'art, mais des victimes, c'est un fait établi, mais « la vertu raisonneuse de Madame de Tourvel […] paraît fort bien connaître la valeur des termes ». C'est pour cela qu'elle fait remplacer les principes par des émotions. C'est toujours l'émotion qui étouffe la raison. La cause de cet étouffement est

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

prédite par la marquise : elle a usé de trop de forces d'un seul coup pour se défendre des simples lettres, et trop peu de forces pour se défendre des vraies tentations : « Elle use trop de forces à la fois ; je prévois qu'elle les épuisera pour la défense du mot, et qu'il ne lui en restera plus pour celle de la chose. » La femme ange meurt parce que le monde où elle avait mené sa vie devient un enfer, et la fin du roman le confirme : « Affreusement défigurée ; et elle y a particulièrement perdu un œil. […] elle était vraiment hideuse. […] son îme était sur sa figure. »

Le roman devient une leçon pour Madame de Volanges qui renvoie à toutes les femmes la dernière lettre par laquelle elle démêle le mystère le plus profond de l'histoire de la femme : sa chute, la disparition inexplicable de sa vertu : « Qui pourrait ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse ? » Par l'intermédiaire de son personnage, Madame de Volanges, Choderlos de Laclos écrit la lettre la plus belle qui pourrait être adressée à la vertu d'une femme, le message le plus agressif qui pourrait être adressé au vice d'une femme, la leçon la plus dure que la vie pourrait donner à une femme. Les derniers mots de l'auteur (*Lettre CLXXV*, madame de Volanges à madame de Rosemonde) ne sont que les paroles de la souffrance d'une femme, paroles qui mettent fin au roman, et qui pourraient déterminer les femmes (en général) de commencer elles-mêmes un autre roman, celui de leur propre vie, où il n'y aurait pas de liaison dangereuse entre la vertu et le vice : « Et quelles peines ne s'éviterait-on point en y réfléchissant davantage! Quelle femme ne fuirait pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mère pourrait, sans trembler, voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? »

Choderlos de Laclos, l'écrivain qui devance le psychologue de son temps, ne peut finir son roman qu'avec l'image de la femme qui ne réalise le danger des liaisons qu'après être étouffée de la souffrance atroce qu'elles causent : « Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement ; et l'une des plus importantes vérités, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes. » Ce serait, peut-être, l'image le plus fidèle et réelle de la femme, et on ne saurait pas comparer Choderlos de Laclos avec aucun écrivain et la fin de l'œuvre restera pour toujours dans la mémoire de toute femme, car si elle doute du danger des liaisons, la fin lui transformera son doute dans une sorte de crainte. Cependant, Laclos n'est pas l'écrivain de la peur, mais de la femme, c'est pourquoi la fin de son roman comprend la touche de la compassion, parce qu'il ne juge la femme, mais il illustre clairement sa condition : entre vice et vertu, mais de manière très délicate, avec sensibilité, pitié et surtout avec clémence et compréhension : « J'éprouve en ce moment que notre raison, déjà si insuffisante pour prévenir nos malheurs, l'est encore davantage pour nous en consoler. »

Choderlos de Laclos reste le seul écrivain dont les personnages deviennent des voix, les voix du vice et de la vertu, qui se parlent par des lettres, pour que personne ne puisse se rendre compte à quoi correspondent le mal et le bien. « Les liaisons dangereuses » ne sont que les conversations du vice avec la vertu. Ce n'est pas une coïncidence, le genre des deux noms, le vice qui suggère l'homme et la vertu qui inspire la femme. Et l'écrivain a le mérite de faire publier cette « conversation » de son siècle.

Dans son roman, Choderlos de Laclos propose une écriture épistolaire à part : les histoires relatées par le biais des lettres sont un mélange d'intrigues bien nouées par des personnages habilles dans l'art de la séduction et de l'abandon. Ce mélange donne de la valeur à l'écriture et fait de l'auteur un écrivain notoire. Les influences des Liaisons dangereuses continuent jusqu'à présent, car chaque société a un Valmont, une Merteuil, une Cécile, même une présidente de Tourvel. Il ne s'agit plus d'une simple satire qui dénonce le caractère virulent des mœurs d'une époque, mais d'un manuel du libertin exemplaire. Tout lecteur moderne découvre dans ce roman les modes d'emploi des procédés les plus sûrs de la conquête amoureuse. Il est vrai qu'il y a beaucoup de livres qui pourraient être d'excellents

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)

guides pour celui qui veut s'initier dans l'art de la séduction, mais on pourrait considérer *Les liaisons dangereuses* comme le livre de chevet.

BIBLIOGRAPHY

- Dard, Emile, *Un acteur caché du drame révolutionnaire. Le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses 1742-1803*, d'après des documents inédits, Slatkine reprints, Genève, 1971.
- Faivre, Jean-Luc, *Les Liaisons dangereuses*, Ed. Hatier, Paris, 2002.
- Laclos, Choderlos de, *Les Liaisons dangereuses*, avec une préface de Roger Vailland, suivi de Les Liaisons dangereuses et les écrivains d'aujourd'hui, Les Amis du Club du Livre du Mois, 1959.
- Laclos, Choderlos de, *Les liaisons dangereuses*, Édition de Jean Mistler de l'Académie Française, Librairie Générale Française, Paris, 1972.
- Laclos, Choderlos de, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Laurent Versini, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », édition Maurice Allem, 1979.
- Vailland, Roger *Laclos par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, 1953.

BDD-A30503 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:57:01 UTC)